

Jean pierre Morcrette

Le tueur d'écrivains

nouvelle

Le tueur d'écrivains*

Je ne suis pas assez fou pour m'aventurer dans de longues phrases à la Marcel Proust ou, mieux encore, à la Thomas Bernhard plus proche de mon milieu, mon époque, si tant est que j'appartienne à un milieu, une époque, loin de moi de me comparer à ces deux écrivains, Docteur, je me demande pourquoi les gens ont peur des phrases longues, ils ne savent pas qu'il y a des siècles on écrivait tous les mots les uns à la suite des autres sans espaces ni ponctuation si vous voulez me comprendre mieux je pourrais continuer des phrases et des phrases ainsi sans me fatiguer mais jecrois que vous en auriez assez le premier, sans compter que l'orthographe n'était pas unifiée comme elle l'est maintenant, même si de tout temps certains croient pouvoir s'affranchir des règles ou en

créer de nouvelles, il fallait déchiffrer à son rythme, conduire sa propre musique, à condition de savoir lire et écrire, ce qui n'était pas donné à tout le monde, moi qui ai beaucoup lu, je doute que ce soit suffisant pour écrire, même si c'est nécessaire, ce ne sont pas les idiots qui ne comprennent rien qui comprendront, et aujourd'hui, enfermé dans une cellule de prison ou d'un hôpital psychiatrique, je ne sais plus, tant que je trouve de la lecture et du papier, je ne perdrai jamais confiance en l'humanité, même si de mauvais écrivains par leurs écrits découragent tout espoir, je ne donnerai aucun nom, vous les reconnaîtrez vous-même, s'ils sont morts et que c'est ma pomme qui les a éliminés, vous vous direz peut-être que j'ai eu raison de les envoyer *ad patres*, je ne me compare ni à eux ni aux excellents écrivains, Marcel Proust ou, mieux encore, Thomas Bernhard, plus proche de mon milieu, mon époque, car si j'écris, je scribouille, j'écrivaille, je ne suis pas écrivain, comment oserais-je, je simule, je m'identifie, je fais mine, je singe, c'est tout, et qu'est-ce qu'un bon écrivain, je l'ignore, je ne peux rien affirmer, mais je sais s'il est un mauvais écrivain, et alors, dans ce cas, surtout si ses livres se vendent comme de mauvais petits pains, j'agis avec détermination, enfin j'agissais, car depuis ma retraite forcée je ne peux rien faire, je ne peux pas débarrasser la

littérature de ses excréments, ses ordures, ses rognures, cette retraite finira bien par s'achever d'une manière ou d'une autre, il le faut bien.

Ça ne se reproduira plus. Je veux dire les phrases longues. Pour qui je me prends ? L'époque est aux phrases et aux idées courtes.

Certains stockent des boîtes de petits pois, rillettes ou médicaments en prévision des mauvais jours, moi, ce sont des livres, au cas où un régime liberticide s'installerait chez nous, interdirait la littérature et, évidemment, l'écriture. Méfiez-vous, Docteur, c'est vite arrivé. Dans ma chambre ou ma cellule, question de point de vue, le temps est suspendu entre les repas, la douche, la promenade et le sommeil. Les mots circulent, tournent en rond, je m'oblige à ne pas les coucher sur du papier médiocre, enfin du papier, c'est du papier. Les mots courent dans ma tête. C'est tout. Ce sont surtout ceux d'écrivains, des bons naturellement, ceux des mauvais, à peine lus, je les efface de ma mémoire s'ils excitent mes neurones ou autres nerfs dont j'ignore le nom, mais vous, Docteur, vous voyez bien de quoi je parle. Je m'aventure à écrire. Je sais pertinemment que ça causera ma perte. Prétendre organiser le monde, le

soumettre, le posséder, vouloir s'en protéger n'est que folie. Disons que lire est une névrose ; alors écrire, n'en parlons pas, c'est une sale manie.

Contrairement à l'opinion générale, y compris celle des mauvais écrivains, un livre n'est jamais fini, jamais clos. On le lit un jour, on le trouve comme ci, un autre jour, on le trouvera comme ça, car un texte, je veux dire les mots et les phrases, la façon dont sont agencé mots, phrases, paragraphes, chapitres, espaces blancs et gris allant de l'œil à l'esprit et de l'esprit à l'œil, ne sont jamais les mêmes d'un individu à un autre, mais aussi du même individu plus si indivisible, car il est de ce fait, par ses lectures, traversé par la multitude ou du moins la division, à condition que le livre dont il lit les pages ne soit pas un mauvais livre. Je parle ici des romans, à la rigueur des nouvelles, la poésie est déjà morte, je n'y suis pour rien, je me déssole de ne pouvoir supprimer quelques mauvais poètes, il n'y en a guère plus que de bons. Je lis des romans, j'élimine des romanciers, jamais un scientifique, un sociologue, un philosophe, un essayiste, même si beaucoup le mériteraient tant ils jargonnet, écrivent d'une manière illisible, se moquent des lecteurs, j'ai oublié qui a dit Un philosophe que je ne comprends pas est un salaud, déballet des poncifs

grandiloquents à l'image de leurs basses idées, déversent tel du détestable engrais artificiel leurs théories foireuses et malsaines qui produisent du pâté de tête. Un mauvais roman flatte son lecteur. Il ne le rend pas libre, il l'asservit à sa propre servitude. Un mauvais roman peut se lire une fois pour toutes et de façon identique à chaque lecture, car il a déjà été lu avant d'être écrit. Un mauvais roman porte en lui sa finitude vaine, alors qu'un bon, un excellent roman est la source inépuisable à laquelle s'abreuver quand ça ne va pas et qu'on a soif.

La plupart des gens imaginent la lecture plus facile que l'écriture, et s'il n'est pas nécessaire d'avoir du talent pour lire, il en faut pour écrire. Ils se trompent. On trouve davantage de mauvais lecteurs que de mauvais écrivains, et moins le lecteur est mauvais, plus le livre du mauvais écrivain est mauvais. En fait, je suis seul juge de ce qu'est un mauvais écrivain, un écrivillon, un barbouilleur de papier, un pisseur de copie, un graphomane qui ferait mieux de se soigner, je parle pour moi aussi. N'allez pas croire qu'il en est de même pour les bons ! Je sais repérer les mauvais et ne me permettrais jamais d'en déduire, *ipso facto*, les passables, les moyens, les bons, les très bons, les excellents, et ainsi de suite. Les prix littéraires ne m'intéressent pas. Je

pourrais tuer un Goncourt ou un lauréat de la Carotte dorée décernée par une association du Poitou sans sourciller. D'ailleurs, j'ai failli éliminer un Nobel avant de me rendre compte qu'il n'écrivait pas en français. Les prix littéraires ne me font ni chaud ni froid, quelques auteurs de *best-sellers* ont eu la vie sauve comme certains de *worst-sellers*, dont la vente n'a pas atteint cinq cents exemplaires. S'ils ont leur part de responsabilité, laissons de côté les mauvais lecteurs, car pour que de mauvais écrivains vendent autant et de bons écrivains si peu, il faut de mauvais lecteurs. Mais je ne vais pas me mettre à supprimer aussi les mauvais lecteurs, ils sont, malgré tout trop nombreux, et leurs fautes, lire de mauvais livres de mauvais écrivains, ne sont que péchés, certes capitaux, en comparaison des crimes, impardonnables, mortels, des mauvais écrivains d'écrire de mauvais livres pour de mauvais lecteurs.

Avez-vous idée, Docteur, du nombre de livres qu'un individu peut lire durant sa vie ? Faisons le calcul. Si un enfant apprend à lire autour de six ans, difficile de dire à quel âge il peut dévorer un livre entier, je n'ai jamais eu de rejeton et tant mieux pour lui, oublions donc les quinze premières années de notre lecteur type. À raison d'un par semaine, ce qui semble une moyenne honorable,

l'espérance de vie actuelle donnerait la possibilité de lire près de trois mille quatre cents livres, vous voyez où je veux en venir. Cela paraît si scandaleusement chiche ! Même si nous doublons, triplons, quadruplons, quintuplons ou sextuplons la mise pour un lecteur hors norme, il est nécessaire et capital de choisir avec précaution ses lectures parmi les milliers de titres disponibles pour ne pas tomber sur la daube des mauvais écrivains qui arrivent en dépit de toute logique à se faire éditer en masse à des milliers d'exemplaires. Dans ces conditions, libérer les mauvais livres potentiels des rayons des libraires et bibliothèques est primordial, en travaillant en amont afin qu'ils ne soient jamais écrits, jamais imprimés, compte tenu de cette limitation bornée de lecture des bons. Et ne me dites pas que les éditeurs refusent les mauvais et sélectionnent uniquement les bons, car si c'était le cas, je n'aurais pas été contraint d'exécuter le sale boulot à leur place. Que me procurerait la lecture de milliers de manuscrits non publiés ? Je regrette autant de ne pas pouvoir éliminer les mauvais écrivains inconnus que de ne pouvoir lire les manuscrits des bons.

Je ne suis pas assez fou au point de ne pas avoir conscience, une conscience particulière je vous l'accorde, de l'arbitraire et de la radicalité de mes

actions, cependant selon un auteur dont le nom m'échappe, mieux vaut, paradoxalement, faire le mal que ne rien faire : au moins nous existons. À certains moments, je ne distingue plus ce qui est le plus grave, écrire de mauvais livres ou tuer de mauvais écrivains. Mes crimes, ce sont bien des crimes, Docteur, j'en conviens, seront sans doute innocentés par un jury populaire, car la plupart des gens se moquent éperdument des écrivains et davantage encore des écrivains qui pondent de mauvais livres. Après tout, je n'ai pas assassiné une vieille pour lui voler ses maigres économies, violé un petit garçon avant de l'étouffer avec son nounours, coupé la tête d'un infidèle, écartelé ou jeté celui-ci du dixième étage au nom d'un dieu qui l'a soi-disant ordonné, et à qui je ne demande rien, y compris de pardonner mes péchés.

Je ne tue que des écrivains français, sûrement pas par nationalisme, je conchie les nationalistes, ni par patriotisme, car ma patrie n'est pas un pays, à la rigueur un paysage, ma matrice est une langue, et vous admettez, Docteur, que la langue française n'a pas de frontières imbéciles ouvertes ou fermées, qu'elle ne fait pas la guerre, même si certains ou certaines aimeraient l'assagrir à leur guise, voudraient interdire des usages ou en

décréter d'autres obligatoires. En ce qui me concerne, je suis pacifique. C'est vrai, je tue à l'occasion quelques mauvais écrivains, personne n'est parfait, et plutôt anarchiste en matière de langue, c'est le seul endroit, si vous acceptez qu'une langue soit un endroit, un paysage, où les gens, décident collectivement de son destin, son présent, son avenir. Si je devais m'occuper aussi des mauvais écrivains étrangers, d'abord, je ne m'en sortirais pas vu le nombre, ensuite, je prendrais la place des natifs dont après tout c'est le boulot, enfin, je ne serais jamais certain en les lisant une fois traduits de ne pas avoir à tuer le traducteur, le mauvais écrivain étranger, ou les deux. On peut imaginer que le traducteur soit bon et sauve le mauvais écrivain étranger, ou que le traducteur gâche, exécute le bon livre de l'écrivain étranger. Je n'ai rien contre les écrivains étrangers, sachez-le, à condition que leurs livres soient traduits par de bons traducteurs, français ou étrangers, je m'en fous, et je ne me vois pas devoir choisir entre tuer l'écrivain étranger ou le traducteur français ou étrangers ou les deux à la fois, voire les trois, car dans certains cas, ils s'y mettent à deux pour mal traduire un bon ou un mauvais livre d'un écrivain étranger.

Il est nécessaire, paraît-il, que de mauvais écrivains se vendent pour que de bons puissent être édités, mais quelle ironie cynique, quelle contre-vérité, les mauvais écrivains pervertissent de leur mauvaise littérature la bonne, si bien qu'elle devient impossible à lire et passe pour de la mauvaise alors qu'elle seule est la bonne, et non la mauvaise, et ne me dites pas que l'argent gagné à écouler les milliers de mauvais livres servira à publier les centaines de bons que de toute façon personne ne lira, car personne ne les verra, cachés qu'ils seront derrière les piles des mauvais dans les supermarchés ou dans de petites librairies, puisque les petits libraires vendent souvent à contrecœur les bouquins des mauvais écrivains pour survivre et pouvoir proposer les bons. Non, de la radicalité.

Liquider, exterminer, éliminer, éradiquer, peu importe le verbe utilisé, supprimer les mauvais écrivains, voilà mon travail, un travail ingrat, je le concède, un sale boulot que personne ne veut entreprendre, c'est folie de s'y coller, si ce n'est pas moi, qui le fera, et je vais payer pour tous les lâches, les poltrons, les trouillards qui n'ont pas osé ce que j'ai eu l'audace d'engager aux dépens de ma santé mentale, de ma vie tout court, et si certains soutiennent qu'un meurtre peut s'apparenter à une œuvre

d'art, je ne suis pas d'accord, l'art s'apparente à l'amour, tuer par désamour est un sale boulot alors que l'art est amour ou du moins recherche d'amour, et c'est la mort non la vie ni l'amour que je donne aux faux artistes, écrivains de mes deux écrivant sans amour, et moi qui ne suis pas artiste, seulement exécutant, mes meurtres ne peuvent prétendent à être de l'art, car j'apporte la mort, non la vie, non l'amour, même si au bout du compte c'est pour permettre à la vie et à l'amour de triompher, je dois me coltiner sans cesse cette contradiction, c'est comme ça.

Pour une raison qui m'échappe, la morgue de notre hôpital est sous-dimensionnée, nous avons beaucoup de corps en même temps, les tiroirs restent rarement vides. Excusez-moi, Docteur, je dois parler de mode opératoire, technique. J'attirais ma victime par des promesses insensées, qui toutes flattaient son ego démesuré de mauvais écrivain, je me demande d'ailleurs qui en a davantage, le bon ou le mauvais, je lui proposais une belle somme d'argent pour qu'un réalisateur célèbre adapte son mauvais roman, je prenais le rôle d'un éditeur étranger désireux de le traduire, ou lui présentais des offres plus alléchantes les unes que les autres qui l'embarquaient sur-le-champ dans une joie

considérable, puis dans ma voiture, et il devenait alors une proie docile à ma basse besogne que j'accomplissais sans plaisir ni déplaisir.

Ah, si j'avais travaillé au crématorium ! Même s'il reste quelques os, toujours possible à broyer, la masse est nettement réduite. On peut la disperser incognito en se promenant au cimetière, ou ailleurs. Mon premier cadavre de mauvais écrivain sur les bras, je devais m'en débarrasser. Certes, j'aurais pu l'abandonner là où il avait enfin cessé de nuire, mais mon goût pour l'ouvrage bien exécuté m'obligea à le traîner jusqu'à la morgue. Ensuite il devait disparaître, difficile de le faire passer pour un mort en bonne et due forme, avec papiers d'identité, permis d'inhumer et tout le tralala administratif. Je repoussais sans cesse le moment, la solution ne venait pas. Mon cinquième mauvais écrivain liquidé, des employés des pompes funèbres grévistes s'inquiétant de leur retraite retardèrent enterrements et crémations, la morgue se trouva pleine à craquer, tous les tiroirs occupés. Vous le savez, Docteur, j'assiste le légiste et l'une de mes responsabilités est de recoudre les corps après l'autopsie, j'aime les rafistoler au mieux, bref, rendre présentable chaque défunt, du moins son visage, ses mains, personne ne va examiner sa cage

thoracique ou son abdomen ni vérifier le nombre d'organes et viscères qui s'y trouvent. Je n'ai pas eu d'autre choix que de découper les cinq mauvais écrivains livrés *ad patres*, et les disperser par-ci par-là, chaque morceau dissimulé dans les cadavres autopsiés, un bras, une jambe, la tête, le tronc, selon la corpulence des macchabées disponibles, quel bonheur d'avoir eu plusieurs obèses à la suite !

Le sixième mauvais écrivain me posa moins de contrariétés. La grève des croque-morts étant terminée, des tiroirs de la morgue se libérèrent. Non, mon *modus operandi* s'avéra problématique lors de l'élimination du douzième mauvais écrivain. Je n'ai pas l'intention, Docteur, de vous assommer avec des détails morbides, sachez seulement, qu'à force de perfectionnisme, certains diront de gestes maniaques répétitifs, vous attirez l'attention de ceux, qui pour sauver de l'ennui leur désespérante minuscule vie rabougrie, s'occupent de ce qui ne les regarde pas. Et ce qui devait arriver arriva.

Une fois achevé ce petit texte, je l'ai imprimé avec la photocopieuse du service et, malgré mon peu d'attrait pour le bricolage, je suis parvenu à le relier avec de la

peau de mauvais écrivain afin d'en faire un livre plus ou moins présentable. Le relisant, je crois que son auteur mérite la mort.

2019-2020, in *Une sale manie*